

(N<sup>o</sup>. 4.)

---

# JOURNAL

DES

## DAMES ET DES MODES.

---

21 JANVIER 1799.

---

CONSEILS A UNE JEUNE FEMME.

(Suite.)

Vous avez de l'ordre dans vos idées, de la délicatesse et de l'honneur dans l'ame, vous aimez votre mari; tout cela me fait espérer qu'on ne vous séduira pas: mais gardez-vous bien de croire que ce soit assez d'être sage pour n'être point suspectée. L'envie suit constamment les pas de toutes les femmes, titrées, riches, célèbres, aimables et vertueuses; elle épie tout, et verse à grands flots son venin sur la moindre probabilité: l'espérance du fat, le discours du sot, la calomnie du méchant sont avidement saisis par elle. Pour l'éloigner, ne soyez ni bégueule, ni prude; permettez qu'on vous approche et qu'on égaie la conversation; mais que votre maintien avertisse qu'un propos libre et l'air de la familiarité ne vous plairoient pas; ne vous laissez conter les histoires du monde que dans le secret et par des personnes que vous estimez; ne souffrez en public, ni les

\*

travers, ni les ridicules, ni les torts qu'on veut donner à quelqu'un, de quelque état qu'il soit, fût-ce votre rival, votre ennemi; défendez ceux qu'on attaque, faites l'impossible pour les justifier; et si vous croyez ne le pouvoir pas, exigez qu'on change de conversation: cette conduite vous assurera l'estime de tout le monde et la reconnaissance de tous ceux que vous aurez défendus. Si cette malheureuse envie peut se laisser désarmer, c'est par la pratique continuelle de toutes les vertus; mais c'est surtout pour soi qu'il faut être bon, juste, humain, bienfaisant; l'âme qui n'a point de reproche à se faire goûte un calme si pur, si consolant; elle se rend un compte si doux, que je ne puis concevoir non-seulement comment on fait le mal, mais même on respire un instant sans chercher les moyens de faire le bien. Vous me direz sans doute, que d'après cela, je ne puis admettre la méfiance? Je conviens qu'elle blesse ceux qui nous l'inspirent; je crois qu'un caractère naturellement défiant est au moins susceptible des vices dont il suspecte les autres; cependant consultez le moment où nous sommes, est-ce l'amour de l'humanité, le désintéressement, la justice qui viennent de produire les deux incroyables révolutions .....? —

.....

L'instant s'approche où vous pourrez facilement développer et même accroître les vertus dont vous êtes susceptible. L'éducation de votre fille sera la pierre de touche de toute votre vie; vous ne pouvez pas l'instruire vous-même, mais vous

pouvez l'engager à tout apprendre, en étudiant son caractère, en vous soumettant à toute la patience que l'enfance exige, en songeant que sa confiance, son respect, son attachement, importent au bonheur de ses jours et des vôtres; il faut autant de courage que d'adresse pour faire une bonne éducation. Je vous sais bonne fille, bonne femme, bonne amie; je me plais à croire que vous voudrez aussi être bonne mère; j'imagine que vous vous imposerez la loi de ne jamais montrer de colère ni d'humeur; que vous ne reprendrez qu'avec douceur et sensibilité; que vos caresses, des dons, des permissions, des éloges mesurés, seront le prix des efforts de votre enfant; que votre volonté ne fléchira jamais sous la sienne, et que vous ne lui prescrirez rien, sans lui dire pourquoi vous l'exigez; par ces moyens vous lui donnerez l'idée de votre caractère; vous tournerez le sien à la bonté, à la confiance et au respect, et vous aiderez ses petites idées à se classer, à s'agrandir plus rapidement. Je suppose aussi que votre intention sera de présider, le plus souvent qu'il vous sera possible, aux leçons qu'elle prendra; votre présence lui donnera de l'émulation et le maître n'osera point avoir de négligence. Les soins sont même tout profit pour les jeunes mères: on ne sait pas tout. La vie qu'on mène dans le monde fait oublier beaucoup de choses, et ces leçons ou les apprennent ou les rappellent. Des enfans destinés à vivre de leur bien doivent seulement apprendre ce qui pourra les rendre agréables dans le monde, et leur faire supporter sans peine

des momens de solitude ; pour exceller dans quoi que ce puisse être, il faut s'en occuper uniquement : ce grand travail n'appartient qu'à celui qui veut en faire un métier.

Si j'avois eu des enfans, j'aurois voulu qu'ils n'apprirent de la danse que ce qui donne de l'aplomb, de l'ensemble à toute la figure ; que ce qui fait présenter, saluer, marcher, s'asseoir avec facilité, noblesse et grâce.

Je me serois peu souciée qu'ils chantassent à livre ouvert. Former leur oreille et leur goût, connoître l'étendue de leur voix, leur faire sentir l'horreur des dissonances et le charme de la mélodie, les mettre en état d'apprendre seuls un petit air, est tout ce que j'aurois voulu.

Le clavecin et le piano me semblent pouvoir être agréables et quelquefois utiles. J'en aurois fait pousser l'étude au point d'en sentir, d'en apprécier les difficultés ; mais je n'aurois pas voulu qu'on cherchât à les surmonter. Jouer avec facilité de jolis riens, se mettre en état de s'occuper, de se distraire, de s'arracher à quelque préoccupation, est assez pour les gens du monde. Il ne faut épuiser ni le tems, ni la mémoire, ni les heureuses dispositions des enfans à des talens, dont, à toute rigueur, ils peuvent se passer.

Ce qu'il faut leur faire apprendre à fond, c'est leur langue : il est honteux d'ignorer la signification des mots qu'on entend et qu'on prononce. Mieux on sait sa langue, plus l'esprit s'agrandit. Le choix des mots ajoute également à l'éloquence, à l'imposant, au touchant, à l'agréable : la modu-

lation que chacun d'eux demande prête mille et mille charmes au discours. Qui sait sa langue ne prononce pas entre ses dents, ne retranche point de syllabe, évite la monotonie, choses infiniment déplaisantes aux oreilles délicates, et à celles que l'âge rend un peu dures.

Qui sait sa langue, sait l'ortographe. Je sais qu'on fait grâce aux femmes de leur ignorance sur ce point; mais je vous conjure d'exciter votre fille à ce noble orgueil qui n'implore ni ne reçoit aucune grâce.

Soignez son écriture; tâchez qu'elle convienne à tous les yeux. Rien n'est plus fatigant pour celui qui reçoit un mémoire, une lettre, que de chercher les mots les uns après les autres: il n'est point de style qui ne perdît beaucoup à être anonné. Les lignes de travers, les caractères indéchiffrables, ne m'annoncent qu'un être négligé, gâté et insouciant. (\*)

Tous nos livres d'histoire, ennuyeux pour nous-mêmes, doivent être insupportables pour des enfans. Je vous conseille de ne donner aux vôtres, dans les premiers momens, que les abrégés les mieux faits, que des histoires particulières, qui, plus rassemblées dans les faits, doivent plus facilement piquer et soutenir leur curiosité. Exigez qu'ils vous en rendent compte; aidez-les à débrouiller les petites sensations qu'ils en recevront;

---

(\*) Ceci, on le sent bien, ne doit pas être pris à la rigueur.

ne laissez passer aucun trait de vertu, d'héroïsme, d'humanité, sans en faire l'éloge ; ne perdez jamais l'occasion de peindre les dangers du vice et l'horreur qu'il inspire ; augmentez l'importance des lectures, à raison de leur développement ; joignez à cette seconde classe d'étude, celle de la géographie. Sous le nom de récompense, permettez qu'on lise la tragédie, qui rappelle tel trait d'histoire qu'on a lu ; permettez qu'on en apprenne des vers et qu'on vous les récite. Ce qu'on impose aux enfans comme devoir les rebute ; ce qu'on ne leur permet d'apprendre que comme une récompense les excite. Priez quelquefois qu'on égaye votre loisir par la lecture d'une fable, d'une petite pièce de vers, de préceptes de morale, détachés et faciles à retenir : évitez les romans et les contes de Fées ; ils exaltent trop le cœur et la tête.

Ayez l'adresse de leur faire désirer d'apprendre le dessin : c'est une douce ressource dans la solitude. Il est agréable de se bien connoître en estampes, en tableaux, et tout ce qui tient à l'agrément est un mérite dans le monde.

Gardez-vous bien, ma chère Pauline, de croire que je vous dicte des lois. Je n'ai point eu d'enfans : ce qu'il faut à leur éducation n'a jamais été l'objet de mes recherches ; il se peut que mes petits aperçus n'aient pas le sens commun : je les soumets à votre raison ; s'ils sont bons suivez-les ; s'ils ne le sont pas, dites-vous au moins que c'est le radotage d'une ame sensible, qui même n'étant plus, voudroit encore contribuer à votre bonheur, et dont la vie triste et douloureuse se soutient en s'occupant de vous.

Je ne me trompe surement point en désirant que votre fille vous choisisse pour sa confidente et sa meilleure amie; n'épargnez rien pour en venir à bout: c'est assurer le repos et le bonheur de toutes deux. Plus délicates, plus sensibles, plus modérées, plus contenues dans tous nos sentimens que les hommes, c'est à nous qu'il doit être réservé de donner l'exemple des devoirs purs et doux que commande la nature. La mère qui s'y refuse, la fille qui les méconnoît, ne peuvent être que des monstres. (*La suite au prochain N<sup>o</sup>.*)

---

P A R I S.

*Voyage autour des galeries du palais Egalité.*

Octidi, 8 Nivose, an 7 de la République françoise, onze heures du matin, après avoir muni mon estomac d'un copieux déjeûné, je me suis rendu, à pied, de la rue des Francs-Bourgeois, à la place Michel. Il neigeoit; le froid étoit piquant; mais bientôt je fus embarqué.... dans un fort joli fiacre à quatre roues, trois lanternes, deux chevaux et un cocher. Je pourrais faire ici une fort longue digression, à la manière de mes confrères les voyageurs, sur l'utilité des fiacres dans une grande ville. Il me seroit facile de remonter à leur origine et de retracer, en phrases pompeuses, l'histoire de leur établissement, le plan de leur organisation, le tableau de leurs mœurs, etc. etc.; mais je réserve mes observations pour le pays

où je dirige ma course. Déjà j'ai laissé derrière moi les déserts qui environnent l'Odéon, les humides contrées qui avoisinent le carrefour de Bussis, et me voilà dans les plaines du Pont-Neuf. Curieux d'examiner le pays, je voulus mettre la tête à la portière, mais un maudit vent de bise eut bientôt réprimé ce mouvement de curiosité. Quand on voyage vers le Nord, on est exposé à ces contre-tems. Je me renfonçai dans ma voiture. Un instant après, je côtoyai les rives populeuses de la Seine; puis ayant passé sous les voûtes retentissantes du Louvre, je m'aperçus aux éclaboussures qui jaillissoient des quatre roues, à la crotte qui marquetoit la façade des maisons, à l'odeur fortement prononcée qui s'exhaloit des ruisseaux, que j'entrais sur les confins du superbe Palais-Egalité. En effet, la voiture s'arrêta, le cocher descendit, ouvrit la portière, et d'un saut, me voilà dans la boue. — Dans la boue? Mais, citoyen voyageur, ne faites pas de quiproquo. Vous nous avez dit plus haut, qu'il neigeoit, que le froid étoit piquant. . . ; il est à croire qu'il avoit gelé, que peut-être même il geloit encore. D'ailleurs, si j'ai bonne mémoire, je me rappelle fort bien que le huit Nivose, les journaux disoient que la Seine étoit plus d'à-moitié couverte de glaçons, ce qui suppose une forte gelée. Or, partout et dans tous les tems, j'ai vu que, quand il geloit de la sorte, il n'y avoit ni boue ni crotte. — Ah! vous avez vu cela? Le citoyen a-t-il été à Paris! — Non. — Le citoyen n'a donc point parcouru les environs du Palais-Egalité? — Non certainement. — Eh bien!

dans ce pays-là, quelque tems qu'il fasse, il y a toujours de la crote. Au surplus, je dirai comme les autres voyageurs : si vous ne voulez pas m'en croire, allez-y voir.

J'étois dans cette situation, lorsqu'un jeune adolescent, en habit gris et en guêtres, s'approche de moi et me dit : Citoyen voulez-vous faire décroter vos bottes? Elles en avoient besoin; puis, un air de propreté sied toujours à un voyageur. J'acceptai sa proposition. „A la cire reluisante? — Volontiers.„ Je paie trente centimes, et me voilà propre comme un sou. Pendant que je m'admire, une voiture passe. J'étois précisément sous la porte. *Gare!*.... Je veux esquiver la roue, je rencontre la borne..... Heureusement je fis une culbute, qui me jeta de l'autre côté, sans quoi j'aurais les jambes rompues, et mon voyage étoit fini. J'en fus quitte pour essayer les railleries (1) de quelques commères qui me crioient: citoyen, voulez-vous vous faire décroter? On peut juger que j'en avais autant besoin que jamais. Ce que je regrettois le plus, c'étoit le cirage de mes bottes, qui m'avoit coûté 30 centimes. Vous croyiez peut-être que j'allais arriver sans encombre au lieu de

---

(1) Avez-vous jamais fait une observation assez singulière? Un cheval s'abat: ah! mon Dieu! le pauvre animal! s'écrie-t-on de toute part. Un homme se laisse tomber; dès qu'on est sûr qu'il n'est pas mort, il devient la risée de tous les spectateurs. Je cherche en vain la raison de l'intérêt qu'excite l'un, et des indécents quolibets que s'attire l'autre dans une circonstance absolument semblable.

ma destination. Mais avez-vous jamais vu un voyageur ne pas éprouver au moins une tempête ou deux avant d'aborder aux climats désirés? Bienheureux si nous échappons avec lui au naufrage dont on est menacé en pareille occasion. Ainsi, cher lecteur, sachez-moi gré de n'avoir point fait briser une soupente de mon fiacre, de ne l'avoir pas jetté dans un embarras de charrettes, dont l'une auroit déjanté une roue, l'autre éreinté un cheval, etc. J'aurais pu mettre le cocher aux prises avec les charretiers. La querelle s'anime, les injures volent, les coups de fouet sillonnent l'air, le peuple s'ameute; la garde vient; grand tapage..... Nous serions encore en route, au lieu que nous voilà descendus dans la première cour. Remerciez-moi donc, lecteur, de vous avoir épargné tous ces incidens. Pour éviter le contact des voitures, je prends à droite par le *passage des anciennes officines*. C'est un corridor assez étroit qui conduit latéralement à la voûte des quatre colonnes. Depuis que j'ai lu les romans d'Anne Radcliff, je ne puis, sans frissonner, passer dans un corridor, et surtout sous une voûte. Je crois toujours voir des revenans, des phantômes, et tout le cortège infernal qui environne ses héros. Je tremblais, moins de peur encore cependant, que de froid. Je tourne le yeux, et j'apperçois un vaste et superbe escalier, au bas duquel est écrit: *café philharmonique*. Je monte. La salle est magnifique; l'orchestre nombreux, le poêle très-chaud. Garçon! une tasse de ton café philharmonique. — A l'instant, citoyen. — Je n'attendis qu'une demi-heure. J'eus le tems de

me réchauffer, et de faire disparoitre les maculatures que la boue et la neige avoient impreignées à mes habits. Je ne m'ennuyai point; ce café philharmonique est réellement un opéra *gratis*, pourvu toutefois qu'on n'y prenne rien. Car, si peu de dépense qu'on y fasse, on a soin de vous faire payer la musique, le bois, la lumière, etc. J'aperçus une gazette. J'y jettai les yeux, pour savoir ce qui s'étoit passé en Europe depuis mon départ de la place Michel. (*La suite au prochain N<sup>o</sup>.*)

---

On trouve l'article suivant dans un de nos journaux.

Une citoyenne des départemens nous fait les deux questions suivantes :

„Les femmes *du bon ton* à Paris, n'ont-elles pas ajouté quelque chose à leurs vêtemens d'été, pour se préserver de la rigueur du froid ? Le cas échéant, quel est le nom et la forme du nouvel accessoire ? Veuillez bien, citoyen, répondre avec votre franchise ordinaire à ces deux importantes questions, et soyez persuadé que le thermomètre dût-il descendre aux degrés de Petersbourg ou même de Quebec, je n'en suis pas moins résolue à soutenir l'honneur de la mode aux dépens de ma santé, comme elle l'est depuis longtems au mépris de la décence. „

Nous répondons à cette jeune femme, digne des meilleures sociétés de Paris, que nos élégantes n'ont pas cru nécessaire d'ajouter aucun vêtement

à leur parure d'été ; et qu'à l'exception des trois quarts qui sont dévorées de rhumatismes , toutes les autres se portent à merveille , malgré la rigueur de la saison.

---

### M O D E S.

La rigueur du froid triomphe enfin de la manie des nudités ; nos charmantes Parisiennes ont pris le parti de soustraire leurs appas à son influence meurtrière. Le spencer ouetté en satin blanc bordé de martre , vient pour cet effet de leur prêter son ministère. Cependant , la partie inférieure du corps paroît toujours étrangère à l'influence de la saison. Un simple jupon de laine tricoté est tout ce qu'on oppose au souffle glacé des Aquilons.

Les schalls de Casimir servent encore à préserver nos belles des atteintes du froid. On en voit de toutes couleurs , mais le ponceau prédomine. Les broderies , tantôt blanches , tantôt noires , sont toujours grecques ou étrusques. C'est une suite de notre goût pour les costumes étrangers.

On dit que nos grands-mères avec leurs larges panniens , leur taille mince et leur coëffure effilée , ressembloient à des pyramides ! Leurs petites filles avec la tête arrondie , la taille enflée , et les jupons collants , ressemblent à des cônes renversés. Ainsi jusqu'à leurs graces , tout est sens-dessus-dessous.

(EXPLICATION DE LA GRAVURE N<sup>o</sup>. 5.)*Demi-Capote* posée de côté.

Ce chapeau tient de la capote; c'est sans doute ce qui lui a fait donner son nom. Celui que le dessinateur a copié étoit en satin blanc, le bord, la bride et les deux pointes du fond en velours ponceau. Au reste, il suffit d'observer un moment le costume du jour, pour remarquer que les *demi* sont partout préférés aux entiers. Ce sont des *demi-turbans*, des plumes en *demi-cercle*, des *demi-fichus*, des *demi-bottes*, des *demi-Titus*; ces tours de cheveux qui ceignent la tête, et dont les mèches échappées de dessous la gaze, tombent négligemment sur le front et folichonnent sur l'albâtre des épaules, ne sont-ce pas des *demi-perruques*? Et ces tuniques sans manches, et dont le corsage s'élève à peine à la fossette du cœur, peut-on mieux les caractériser qu'en les appelant des *demi-robres*? Revenons à notre *demi-capote*. Il y a quinze jours qu'elle a été dessinée, et elle est encore de mode. Elle se pose de côté, ainsi que les fichus, les plumes, les schalls, etc.; car rien n'est aujourd'hui bien posé, s'il n'est posé de côté. Je n'examinerai pas les motifs de ce goût singulier; il faut croire que la Beauté a des raisons prépondérantes, pour préférer cette manière de poser les choses.

On voit aussi des *Capotes* taillées en pointe sur le côté. Cette pointe n'est qu'une variation de la forme ordinaire des capotes. Souvent elle n'existe que d'un côté, tandis que de l'autre le bord vient en mourant se réunir au fond.

Depuis que l'indiscrétion des *Ridicules* a trahi les secrets de l'amour, ils ne sont plus le dépôt des billets-doux. On voit aux tabliers des petites poches intérieures qui paroissent destinées aux fonctions de porte-feuilles. Dès-lors, le *Ridicule*, privé de son emploi de confident, a été rangé parmi les meubles usuels. Comme ce n'est plus un objet de luxe, on n'y met pas grande façon; on s'en fait soi-même au besoin, et sans nulle prétention.

---

#### TRAIT HISTORIQUE.

Le duc de Bourgogne, ayant sous lui Vendôme, commandoit en 1708 l'armée destinée à troubler le siège de Lille. Il avoit un avis de la dernière importance à faire passer dans la place. Il désespéroit d'en venir à bout, lorsqu'un capitaine, dans le régiment de Beauvoisis, nommé Dubois, s'offrit pour ce service, aussi difficile qu'essentiel. Comme il est excellent nageur, il compte en venir à bout par sept canaux qu'il faut traverser. Arrivé au premier, il se deshabile, cache ses habits, et franchit successivement tous les canaux, en nageant entre deux eaux, sans être ni vû ni entendu par les gardes postées de ce côté-là. Aussitôt que cet homme intrépide s'est acquitté de sa commission, il prend les ordres du maréchal de Boufflers, qui commandoit dans la place, et regagne le camp de la même manière, et avec autant de bonheur qu'il avoit pénétré dans la ville. L'action

hardie de cet officier fut bientôt répandue , et le prince Eugene lui-même, qui conduisoit le siège, la proposoit aux officiers comme un modèle de courage, de zèle, et d'intelligence.

---

A N E C D O T E S , P E N S É E S etc.

Les hommes pardonnent quelquefois la haine, et jamais le mépris.

Le plus malheureux de tous les hommes, est celui qui croit l'être.

L'attachement peut se passer de retour, jamais l'amitié : elle est un échange, un contrat comme les autres; mais elle est le plus saint de tous.

Le plus méchant des hommes est celui qui s'isole le plus, qui concentre le plus son cœur en lui-même. Le meilleur est celui qui partage également ses affections à tous ses semblables.

On ne plaint jamais dans autrui que les maux dont on ne se croit pas soi-même exempt.

Nul ne peut être heureux, s'il ne jouit de sa propre estime.

Il faut une ame saine pour sentir les charmes de la retraite.

Une fille alla se plaindre à Charles, duc de Calabre, de ce qu'un gentilhomme l'avoit abusée. Le duc condamna le gentilhomme à donner à cette fille cent florins d'or. Mais lorsqu'elle fut partie, il lui dit de la suivre, et de reprendre la somme dont elle étoit chargée. La chose n'étoit pas aisée;

on sut lui faire résistance , et la fille revint se plaindre de ces violences au duc, qui lui dit : „Si vous eussiez eu autant de soin pour conserver votre honneur que pour défendre votre argent, vous ne l'eussiez pas perdu. Allez, ma mie, n'y retournez plus.,,

Une pimbêche d'importance qui avoit un procès, étoit venue solliciter, en sa faveur, un premier président de cour souveraine. Comme ce magistrat ne lui avoit pas fait l'accueil qu'elle croyoit lui être dû, elle dit, en passant dans l'antichambre, mais assez haut pour être entendue du président : *Peste soit du vieux singe!* Le lendemain néanmoins l'affaire fut appelée, et cette dame gagna son procès. Elle courut aussitôt remercier le président, qui, pour toute vengeance, se contenta de lui dire : „Sachez, Madame, une autre fois, qu'un vieux singe est toujours disposé à faire plaisir aux guenons.,, Ce mot a été attribué à M. de Harlay.

Ce même magistrat reconduisoit une femme de condition, qui, ne sachant point en être si proche, grommeloit quelques injures. Mais l'ayant aussitôt aperçu : Ah! Monsieur, lui dit-elle, vous êtes-là? „Madame, lui répondit le magistrat, vous dites de si belles choses qu'on ne sauroit vous quitter.,, Et il l'accompagna jusqu'à son carosse.

Un mari qui essuyoit souvent la mauvaise humeur de sa femme, ne lui opposoit d'autres armes que le silence. Un de ses amis lui dit là-dessus : On voit bien que vous craignez votre femme. Ce n'est point elle que je crains, repartit le mari, c'est le bruit.

## LIVRES NOUVEAUX.

EDMOND DE LA FORET,

*Roman traduit de l'anglois.*

Walter et Margerie, sa femme, habitans d'une forêt située sur la rivière de Craglin, élevoient Edmond leur fils. Près de-là vivoit un hermite, nommé Laurent, qui l'instruisoit. Une jeune personne appelée Isabelle, élevée dans un couvent voisin, alloit souvent chez le père Laurent, où elle rencontroit Edmond. Les jeunes enfans avoient contracté l'un pour l'autre une amitié particulière. Le hasard fait découvrir à Edmond, que ses parens sont des assassins, et que leur aisance est la suite de leurs crimes ; il prend la résolution de fuir, et l'exécute. En parcourant la forêt, des soldats rencontrent le jeune Edmond, et l'emmènent à l'armée ; là, il intéresse le chef des Lancastriens, qui le fait son page. Après une bataille que son maître perd, il passe au service du comte de Warwick ; il est employé dans diverses négociations, qui lui font honneur ; il devient le favori de son maître, qui lui prodigue des bienfaits. Le comte de Warwick étant mort à la fameuse bataille de Barnet, qui remit Edouard sur le trône, Edmond se trouve fugitif ; ne sachant où porter ses pas, il va visiter la cabane de ses parens ; il la trouve déserte : le père Laurent étoit mort, Isabelle sortie du couvent ; Edmond erre parmi des rochers ; il sauve la vie à un jeune homme, que deux brigands vouloient assassiner ; il l'accompagne jusqu'en Ecosse ;

Edmond arrive à Sterling, devient le favori de Jacques III, et lui sauve deux fois la vie; le Roi l'arme chevalier; Edmond devient amoureux de lady Marguerite, sœur du Roi; Jacques le découvre, et promet la main de sa sœur à son favori; les courtisans du Roi, jaloux de la faveur d'Edmond, lui tendent des pièges, et complottent sa mort. Il s'égaré un jour avec le Roi dans la forêt de Caithness, qu'on croyoit habitée par des sorcières. Ils sont arrêtés par trois vieilles femmes, qui font des prodiges et leur pronostiquent des malheurs. Le Roi, séduit par les ennemis d'Edmond, croit qu'il le trahit et l'exile. Edmond encore fugitif, se trouve parmi des rochers et des précipices affreux; il découvre une forteresse; un vieillard, nommé Sir James, lui accorde l'hospitalité qu'il demandoit, et le fait descendre dans des souterrains horribles. Edmond se croit enseveli, et tente de se sauver. Sir James revient et le détrompe, le fait remonter dans le château, et l'enferme chaque soir. Sir James raconte à Edmond l'histoire des deux héritières de ce château, lady Marie, et lady Euphémie, que leur père vouloit sacrifier à son orgueil, mais qui s'étoient soustraites à sa puissance, en épousant deux étrangers auxquelles lord Donald, leur père avoit donné l'hospitalité; que ce dernier, furieux du mariage de ses filles, avoit envoyé l'une, lady Euphémie, sur un vaisseau, pour être conduite dans un couvent; mais qu'ayant fait naufrage sur la côte, il paroissoit qu'elle avoit été assassinée par Walter, père d'Edmond; lady Marie avoit été enfermée dans une tour du château; elle

s'en étoit sauvée, et fut dans une petite isle, où elle accoucha d'une fille. Son père l'ayant retrouvée, l'enferma de nouveau, et elle se jeta dans la mer par désespoir.

Edmond étoit logé dans l'appartement d'Euphémie; son portrait y étoit; cette vue, en lui retraçant les crimes de ses parens, abattoit son courage; chaque nuit il étoit réveillé par une musique céleste, et souvent il voyoit près de lui une femme semblable en tout au portrait d'Euphémie; la crainte s'empara de son esprit, le mystère qui régnoit autour de lui l'inquiétoit. Sir James s'absenta, il crut que c'étoit pour le livrer à ses ennemis; il s'enfuit par le souterrain, emportant avec lui le portrait d'Euphémie; il arrive dans une isle, où il est témoin de la mort de Margerie; il la voit frémir à la vue du tableau, et faire des signes qu'il ne comprend pas. Edmond va à Fathaimgay trouver la duchesse d'Yorck, pour lui remettre un anneau du comte de Warwick; la duchesse le fait son écuyer. Le duc Richard de Gloucester voit Edmond chez sa mère, le suppose d'une naissance élevée, et le persécute tellement, qu'il est obligé de se sauver de chez la duchesse d'Yorck; elle lui remet des lettres pour Maltilde de Lumley, son amie; Edmond part avec Fizallan, jeune homme persécuté par Edouard, que la duchesse envoyoit à la cour de Bourgogne; Edmond le voit embarquer, et poursuit son chemin; il arrive près d'un château incendié, où il sauve la vie à Milady Cléadon; il entre avec elle dans le château; il apprend que des brigands l'assiégeoient. Sir Adam

de Cléadon étoit déjà leur victime, et tous ses vasseaux étoient morts en le défendant. Adèle de Cléadon s'intéresse vivement à Edmond, le constitue son chevalier; il délivre le château, tue tous les brigands, prend leur chef Fitzwalter, et sauve la vie à Fitzallan, qui avoit échoué près de-là, et que les brigands avoient presque assassiné. On découvre que Fitzwalter, et Fitzallan sont frères et fils de Sir Adam Cléadon. Le premier meurt; Adèle offre sa main à Edmond, qui la refuse; elle lui donne un an pour réfléchir; il passe ce tems chez Maltilde Lumley, à qui il étoit recommandé par la duchesse d'Yorck. Il entend encore de la musique pendant la nuit, et voit de nouveau cette figure ressemblante au portrait d'Euphémie; il en éprouve une sorte de terreur. Le duc de Gloucestre le persécute toujours; il prend la résolution de passer en France; il sort du château de Lumley, il est arrêté par quatre brigands apostés par le duc, qui l'entraînent. Il parvient à les tuer, et se trouve près d'une mesure. Il entend prononcer le nom de Walter, il entre, il voit un hermite qui le reconnoît, et lui apprend qu'il est fils de Henri, duc de Sommerset, par conséquent le véritable héritier de la maison de *Lancastre*. Il ajoute que sa mère est la malheureuse Euphémie, fille de lord Donald. L'hermite lui donne toutes les preuves de sa naissance, et l'engage à réclamer ses droits à la couronne. Edmond refuse, et va au château de Sir Cléadon; dans Adèle, il retrouve sa sœur jumelle; il veut fuir l'Angleterre, et va faire ses adieux à Maltilde

Lumley; il passe par un souterrain, où il se trouve assailli par des scélérats. Une femme fuyoit; Edmond la prend dans ses bras, combat et demeure vainqueur; il reçoit un coup de poignard qui n'est pas dangereux; on vient à son secours; il entrevoit la femme qu'il a sauvée, et reconnoît cette figure qui lui étoit apparue tant de fois. Le dénouement arrive; la femme se trouve être la fille de lady Marie, sœur d'Euphémie, et cette même Isabelle, compagne de l'enfance d'Edmond. Les apparitions s'expliquent; Isabelle raconte son histoire. Edmond épouse sa belle-cousine, et Adèle Fitzallan-Cléadon. Ils passent tous en France, et trouvent le bonheur loin du tumulte des grandeurs.

Ce roman, malgré quelques longueurs, offre de l'intérêt.

---

#### SPECTACLES DE PARIS.

On a donné le 5 au théâtre de la République la première représentation de la tragédie d'*Ophis*.

Ophis, guerrier brillant et généreux, à la tête des armées de Créops, son père, Roi de Memphis, combat, loin de son pays, tous les ennemis qu'il rencontre. Toujours il en triomphe, et toujours ses triomphes étendent ses entreprises:

Sa pensée accomplit les rêves de sa gloire.

Tolus, son frère puîné, ambitieux du trône, et amoureux de Naïs, épouse d'Ophis, vient de faire assassiner Créops; et instruit du retour d'Ophis, à qui la naissance défère la couronne, il a

résolu de le faire mourir, à son entrée dans Memphis, en empoisonnant la coupe qui doit lui être solennellement présentée au milieu des honneurs dont, à son retour, il doit être l'objet. C'est à ce moment que l'action de la pièce commence.

Un des conjurés révèle au grand-prêtre d'Isis, Amestris, le projet d'empoisonner Ophis; et fait connoître, dans Tolus, l'auteur de ce projet, et du meurtre de Créops. Déjà de funestes présages, des cris sortis du tombeau de Créops, avoient averti Amestris du crime qui se tramait;

Les Sphinx étoient émus, leurs yeux d'airain  
pleuroient.

Amestris ordonne à Néthos (c'est le nom du conjuré) de verser dans la coupe qu'il doit présenter à Ophis, au lieu de poison, un breuvage assoupissant, dont Hermès a donné le secret aux prêtres d'Isis, et qui

Prête au froid du sommeil tous les traits de la mort.

Tolus vient pressentir les dispositions d'Amestris; Amestris jette de l'effroi dans son ame, en lui laissant voir ce que ses communications avec Isis lui ont appris. Il sait que

L'assassin de Créops, pour régner sur Memphis,  
Veut plonger au tombeau le premier de ses fils.

Tel est le fond du premier acte.

Dans le second, Usbal, complice de Tolus, le rassure, et l'affermir dans son coupable dessein. Il lui montre dans Ophis un rival qui lui ferme l'accès du trône;

Et l'époux de Naïs enlevée à ses feux.

Tolus reprend sa fureur; mais rendu à lui-

même, il éprouve des inquiétudes et des remords; il exprime la situation de son ame, par ce vers qui s'adresse à son frère:

Si tu n'étois pas né, je serois vertueux.

Cependant Naïs apprend le retour de son époux; elle accourt; elle veut qu'on la conduise à sa rencontre; elle est ivre d'amour, de gloire et de joie; elle appelle le peuple, les prêtres, la nature entière à célébrer l'arrivée de son époux..... Des complices de Tolus la retiennent sous de vains prétextes, et bientôt Usbal vient lui apprendre la mort d'Ophis à l'entrée de Memphis. Il lui dit que

Par d'invisibles coups, les dieux l'ont renversé.

Naïs tombe dans le désespoir; Tolus survient; il accourt, dit-il, pour partager ses maux: Naïs croit un moment à sa douleur, et lui dit avec confiance:

Eh bien! c'en est donc fait, et je n'ai plus d'époux!

Que de peines pour moi, que de larmes pour vous!

Mais bientôt ses yeux sont frappés de l'affreuse vérité; Tolus lui offre le trône, et lui montre le désir d'obtenir sa main; quelque ménagement, quelque art qu'il mette dans son discours, elle est saisie de cette idée:

Tolus est de sa mort habile à profiter; et elle fait dans ce soupçon un progrès si rapide, qu'enfin sa conviction éclate en ces mots:

Il périt par un crime, et c'est toi que j'accuse.

Tolus est troublé, mais il veut effrayer son accusatrice; il mêle avec une vérité dont on ne peut trop louer et l'auteur et l'acteur, l'effroi et la menace; il demande à Naïs quels sont ses in-

dices ? Elle répond : Tes discours.— Ses témoins ?  
— Ta pâleur. Il reprend :

Si jamais ce soupçon s'échappe de ta bouche !....

Elle répond :

Garde pour châtement cette crainte farouche !

Cette admirable scène finit le 2d. acte.

Au 3e., Ophis est placé sur l'avant-scène, étendu, voilé, sur un lit de mort. Tolus est tourmenté ; ses yeux sont retenus , comme malgré lui, sur son frère. Usbal le rassure :

Jamais de ce trépas vous n'aurez à répondre ;

On peut s'en étonner, mais non pas vous confondre.

.....  
Sa mort est nécessaire, elle est donc légitime.

Naïs demande qu'on la laisse seule près des restes de son époux, qu'elle veut arroser de ses larmes. On se retire. Ophis renaît ; Naïs croit que c'est un songe ; il parle, il serre dans ses bras son épouse.... Il retombe ; elle l'agite, le dispute à la mort. Ses craintes sont dissipées ; le sommeil a cessé. Amestris survient : après avoir instruit Ophis du crime de son frère, il l'oblige à descendre dans la sépulture de ses pères, et à s'y cacher jusqu'au moment de la vengeance. Ce moment doit être celui où Tolus viendra au temple d'Isis, pour s'y faire couronner.

Au 4e. acte, Ophis sort du tombeau, où, dans sa juste colère, il étoit descendu à regret ; mais il en sort dans des dispositions bien différentes de celles qu'il y avoit portées ; il est tombé dans une profonde mélancolie ; il a vu ses pères dans la tombe pressés,

Un grand sénat des Rois, muets, froids, immobiles...

Un triste diadème couvrant leurs fronts livides,

Que d'une lampe, au loin, éclaire la pâleur.

Il ne veut plus ni combattre, ni se venger, ni punir, ni régner. Il veut fuir, chercher avec Naïs une paisible retraite.

Cependant Tolus paroît sur la scène. Il vient, dévoré de remords, implorer l'ombre de son père sur son tombeau. Ophis apprend ainsi, que Tolus a aussi ordonné la mort de Créops. La fureur le saisit, il s'avance vers le parricide dans les ténèbres, il est près de lui plonger son épée dans le sein; mais le fer s'échappe de ses mains, il s'éloigne en s'écriant:

Jamais, jamais Ophis n'égorgera son frère.

Tolus croit qu'un songe affreux l'obsède, ou plutôt que les dieux le punissent par le remords. Usbal vient à lui; c'est ce monstre qui, par son ordre, a tué Créops. Dès qu'Ophis l'entend, il s'écrie d'une voix terrible:

... Crains les dieux, toi qui frappas mon père.

Usbal veut le ramener; Tolus répète encore:

... Crains les dieux, toi qui frappas mon père.

Cependant l'épée d'Ophis frappe ses yeux...

Il la relève... Il en conclut qu'Ophis est vivant. Naïs qui survient, voit dans les mains de Tolus l'épée de son époux; elle s'écrie:

Barbare, cette épée,

Dans son sein malheureux, ta main l'a donc trempée!

Il vivoit! s'écrie Tolus; et ses doutes sont éclaircis. Il a vu Ophis descendre dans les sépultures souterraines; c'est-là que sa rage veut qu'on le cherche et qu'on l'immole.

Dans le 5me acte, Néthos qui a soulevé Mem-

phis, mais qui a été vaincu par Tolus, paroît chargé de fers; il raconte à Naïs sa défaite. Usbal descend avec quelques soldats dans le souterrain qui recèle Ophis, dont il a promis la mort à Tolus. Le grand prêtre y descend lui-même pour en ramener Ophis; celui-ci désarme Usbal, et à la voix d'Amestris les soldats reconnoissent leur légitime Roi. Cependant le bruit s'étoit répandu dans l'armée qu'Ophis étoit vivant, et le peuple de toutes parts crioit à Tolus: *ton frère!* Tolus étoit près de jurer que son frère n'étoit plus, lorsque Ophis et Amestris paroissent. Le peuple et les soldats se rangent de leur côté. Ophis condamne Tolus à vivre, Tolus se tue. Ophis, content de posséder Naïs, toujours frappé des idées qu'il a rapportées de la sépulture de ses pères, n'ambitionnant qu'une retraite, abdique le pouvoir suprême.

Tel est le fonds de la tragédie d'Ophis. Elle est de l'auteur d'*Agmemnon*.

---

## P O É S I E.

### CONSTANCE DES FEMMES.

A votre avis, le beau sexe est volage,  
 Vous l'accusez d'aimer le changement;  
 A-t-il de vous mérité cet outrage?  
 J'ai des raisons pour penser autrement.  
 Plus d'une femme a pu, suivant l'usage,  
 Changer par fois de costume et d'amant;  
 Mais j'en connois qui gardent constamment,  
 Depuis dix ans, pour le moins, le même âge.

---

*Réponse à la question insérée dans notre avant-  
dernier Numéro.*

*Air de la Romance de Gabrielle de Vergy.*

La mort de l'objet que l'on aime  
Cause un chagrin des plus cuisans ;  
La douleur n'est pas moins extrême ,  
S'il renonce aux plus doux sermens.  
Mais, s'il falloit que je choisisse  
Entre l'un et l'autre tourment ,  
Que sur-le-champ Lindor périsse ,  
Pourvu qu'il meure en m'adorant.

Cette certitude charmante ,  
Répondant à mes vœux ardents ,  
Qu'une image si consolante  
Auroit d'empire sur mes sens !  
En déplorant ma destinée ,  
Je me dirois à tout moment :  
„Dieux ! qu'il m'eût rendu fortunée ,  
„Puisqu'il ne fut pas inconstant ! „

Qu'une divinité cruelle  
Me sépare de mon amant ,  
Malgré tout son pouvoir , peut-elle  
Nous désunir entièrement ?  
Jalouse d'une vive flamme ,  
Que rien ne sauroit affoiblir ,  
Peut-elle empêcher que mon ame  
N'en conserve le souvenir ?

Ah ! pendant toute la journée ,  
Pendant toute la nuit encor ,  
Par le sentiment enchaînée ,  
Je reverrois mon cher Lindor.  
Oui , me le rappelant sans cesse ,  
Je le verrois dans chaque fleur ,

Dans chaque objet qui m'intéresse,  
Et toujours bien mieux dans mon cœur.

Mais, à Lise, ou bien à Caliste,  
Que l'ingrat engage sa foi,  
Puis-je désirer qu'il existe,  
Pour aimer une autre que moi ?  
S'il devoit perdre la lumière,  
Victime d'un affreux trépas,  
Qu'au moins, à son heure dernière,  
Je le presse encor dans mes bras.

---

AUTRE RÉPONSE.

Plutôt mort qu'inconstant !  
Ainsi jadis s'exprimoit Hermione,  
Aussi ce sentiment, digne de Tisiphone,  
Lui fit-il à la mort dévouer son amant.  
Que j'aime mieux cette amante attendrie,  
Qui, dans son désespoir, elle-même s'oublie,  
De son amant au sien préférant le bonheur,  
„Qu'il soit heureux, dit-elle,  
„Qu'il vive et me soit infidelle ! „  
Voilà l'amour parfait, l'autre n'est que fureur.

---

SUR L'AVENIR.

L'avenir toujours séduisant,  
Ainsi qu'un charlatan habile  
Qui trompe le peuple facile,  
Nous escamote le présent.

---

## LES LARMES DE PINDARE,

*C o n t e .*

Une très-docte Demoiselle  
 Et le fameux rimeur Chapelle,  
 Après avoir bien disserté  
 Sur la sublime poésie  
 De la savante antiquité,  
 Vuidoient un pot de malvoisie  
 Pour éviter l'oisiveté ;  
 Quand , par hasard , dit mon histoire ,  
 Il leur revint dans la mémoire  
 Que , grace à certains charlatans ,  
 Pindare étoit mort à trente ans ,  
 Pindare si plein d'harmonie !  
 Pindare ce brillant génie !  
 Pindare qui pouvoit encor  
 Nous donner un volume d'or ,  
 Et là-dessus le bon Chapelle  
 Et la savante Demoiselle ,  
 Cédant à leurs vives douleurs ,  
 Se mirent à verser des pleurs ,  
 Maudissant la parque barbare  
 Qui ravit au monde Pindare .  
 Un laquais , qui pour lors entra ,  
 En les voyant pleurer , pleura .  
 Et nul n'ayant un cœur de roche ,  
 Le deuil gagna de proche en proche .  
 Par un vieux cocher désœuvré  
 Bientôt Pindare fut pleuré ;  
 Et ne voulut la cuisinière  
 Être à le pleurer la dernière :  
 Il n'est pas jusqu'à Marmiton  
 Qui ne le pleurât tout de bon .  
 Tant c'étoit un combat bizarre  
 A qui mieux pleurerait Pindare .

Au bruit des douloureux accens,  
 Des hélas plaintifs et touchans  
 Qu'on entendoit du voisinage,  
 Accourt un Suisse, homme sage,  
 Qui s'étant fait instruire en gros  
 Du sujet de tant de sanglots,  
 S'enquît si ce Monsieur Pindare  
 De qui venoit tant de bagare,  
 Etoit l'ami de la maison  
 Ou parent en quelque façon ;  
 S'il fut du moins de la paroisse,  
 Pour causer ainsi tant d'angoisse,  
 S'il étoit mort en bon chrétien,  
 Ou, comme plusieurs, en vaurien...  
 Et réponse ayant été faite  
 Que c'étoit un charmant poëte  
 Un peu mécréant et payen,  
 D'ailleurs assez homme de bien,  
 Qui composa des chansonnettes  
 Ou plutôt des odes parfaites,  
 Et dans la Grèce trépassa  
 Autour de trois mille ans en ça...  
 Aussitôt, comme en vrai délire,  
 Le Suisse de rire, de rire,  
 De rire à s'en tenir les flancs ;  
 Et vit-on dans le même tems  
 Rire de la même manière  
 Le cocher et la cuisinière ;  
 Autant en fit un laqueton,  
 Et le très-dolent marmiton ;  
 Et convint à Monsieur Chapelle  
 De rire ainsi que la donzelle,  
 Et moi, qui vous conte ceci,  
 Trouvez bon que j'en rie aussi.

---

LES TALENS DÉPLACÉS.

*F a b l e.*

Chacun chez les humains a, dit-on, sa folie.  
Mais de se régler par le sort  
Dans la conduite de la vie,  
Est, en fait de bisarrerie,  
Ce qui me semble le plus fort.  
De l'assurer, on va voir si j'ai tort.

Un grand seigneur avoit un nombreux domestique.  
Laisser tout au sort, rien au choix  
Des mœurs et des talens, pour donner les emplois,  
Étoit constamment sa pratique.  
Voici donc comme tous les ans  
Sa maison étoit gouvernée.  
Le dernier jour de chaque année  
On apportoit une urne, et des billets dedans :  
On tiroit, et le sort régloit la destinée.  
Tel avoit été palfrenier,  
Qui tout d'un coup devenoit cuisinier.  
Le garde-bois devenoit secrétaire,  
Et le chasseur, homme d'affaire ;  
Laquais, valet-de-chambre ; écuyer, intendant,  
Maître d'hôtel.... chacun prenoit un nouveau rang.  
Le cocher passoit à l'office.  
L'an révolu voyoit un autre changement.  
Jugez par cet arrangement  
Quel devoit être le service.  
Tout alloit en dépérissant.  
Se peut-il que rien réussisse  
Quand on met à part le talent?

---

É N I G M E.

Par fois je suis ouvert, par fois je suis fermé,  
Aucun discours sans moi ne peut être formé;  
Pourtant je suis muet en la plus belle harangue;  
Sans doute, cher lecteur, que tu m'as deviné:  
*Non!* cependant je suis sur le bout de ta langue.

---

L O G O G R Y P H E.

Avec six piés je suis un mets fort restaurant,  
Avec cinq, des traités je deviens le garant,  
Avec quatre, mes flots roulent avec vitesse;  
Avec trois, en fuyant s'emporte la jeunesse.

---

C H A R R A D E.

Mon premier est sous terre et mon second aux cieux  
Mon tout flatte à la fois et le goût et les yeux.

---

Le mot de l'Enigme du précédent Numéro est:  
*Ane.* — Celui du Logogriphe est: *Tambour* (où se  
trouve: *amour.*) — Celui de la Charrade est:  
*Soubrette.*

---

éro est:  
(ou se  
le est: